

Le dialogue de Pascal et de Nietzsche

par Raymond Bourguine

Au début de sa *Volonté de Puissance*, Nietzsche met cette remarque : « Que vaut mon livre, s'il ne supporte pas d'être envisagé sub specie trecentorum annum ? » Pascal peut, lui, être jugé à ce critère : cette année est le tricentenaire de sa mort, et son « effrayant génie » – comme le qualifiait Chateaubriand – reste actuel. « On dit Shakespeare, on dit Cervantès, on dit Tolstoï et c'est dire : Angleterre, Espagne, Russie », a observé Valéry. Pascal, c'est l'Europe, c'est l'archétype de l'homme d'Europe et de son inquiétude. L'Européen est un animal qui ne peut pas rester tranquille dans sa chambre (« Nous sommes pleins de choses qui nous jettent au-dehors »). Son inquiétude se manifeste en tout : elle est économique, technique, scientifique, métaphysique. C'est un individu qui se pose des questions sur tout – une personne qui s'envisage comme opposée au monde – un « moi » qui se veut, de plus, conscient. Entre tous les systèmes philosophiques nés de l'Europe, et qui s'y sont livrés des guerres féroces, il y a cette base commune : l'affirmation de l'individu et de son droit à l'intelligence. Le paganisme antique pensait ainsi. Le christianisme est le dialogue d'une personne divine avec chacune des personnes humaines. Nietzsche croit à la valeur de la personnalité. Le feu du ciel ravi par Prométhée ; le *Fiat Lux* de la Genèse ; le *mehr Licht* de Goethe, sont la réaffirmation, d'âge en âge, d'une volonté d'y voir de plus en plus clair. L'Asie est toute au contraire. Ses sociétés ne sont pas des « cités », mais des fourmilières. Chez elle, la fin dernière de l'homme est de se confondre dans le néant (nirvana). Le non-être et l'être ne s'y différencient pas sur le fond unique de l'obscurité. « Obscurcir cette obscurité, voilà la porte de toute merveille », déclare le *Toa To King*. Pascal a balisé les grandes avenues de la pensée occidentale. Pour lui, « on ne peut trop entrer dans cet esprit de netteté » qu'est l'esprit géométrique. Il est, certes, comme le chrétien par excellence, mais pourtant son héritage appartient également aux incroyants, puisque c'est à ces derniers qu'il s'est essentiellement adressé, et en se tenant toujours sur un terrain qui leur fût familier. Sa première victoire a été remportée sur l'obscurantisme – c'est-à-dire sur lui-même, car l'obscurantisme est une tentation permanente pour les esprits religieux les plus sincères : « Les malheureux qui nous ont obligés de parler du fond de la religion ! », s'écrie-t-il à un moment. Mais une foi véritable ne peut pas craindre d'être mise en défaut par la science et la raison. Pascal s'engage donc à fond et sur le fond. Il rejette entièrement l'argument d'autorité : « Il faut préférer nos lumières et cela est hardi et difficile. » Et il précise : « C'est le consentement de vous à vous-même, et la voix constante de votre raison et non des autres qui vous doit faire croire. » En 1657, vingt-quatre ans seulement après la condamnation de Galilée, il écrit dans sa 18^e Provinciale : « Ce ne sera pas (ce décret de Rome) qui prouvera que (la Terre) demeure en repos. » Pour lui, « les trois principes de nos connaissances : les sens, la raison et la foi, ont chacun leurs objets séparés et leur certitude dans cette étendue. »

Les yeux sont juges légitimes des faits, la raison l'est des choses intelligibles, la foi des choses surnaturelles. L'autorité pontificale ne s'exerce que sur ce dernier domaine. Aujourd'hui, cela paraît tout simple, alors que l'abbé Lemaître est un des plus célèbres astronomes contemporains, et que le R. P. Teilhard de Chardin se situe à l'extrême pointe de l'évolutionnisme. Mais jusqu'à la fin du XVIIe siècle, les professeurs d'astronomie devaient jurer qu'ils étaient d'accord avec les principes d'Aristote, et jusqu'à la fin du XIXe siècle, la science était redoutée comme menaçant la foi.

La foi de Pascal ne permettait pas de ces craintes : elle est en dehors et au-dessus de la raison et des sens, « mais non pas contre ». Son esprit de netteté lui fait faire la distinction des ordres, qui est le palladium invulnérable de son argumentation. « La tyrannie, dit-il, consiste au désir de domination hors de son ordre... (c'est) de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. » Ainsi, le chef politique ou religieux qui voudrait imposer ses vues dans l'ordre de la science serait tyrannique : car la science relève, non de l'autorité, mais de la démonstration. En revanche, le savant n'est pas compétent hors de son ordre. S'il y prétend, c'est un mystificateur. Avant et après Pascal, quantité d'apologétistes ont été tentés de démontrer l'existence de Dieu. C'était s'exposer à la contre-attaque facile de « l'Esprit qui nie tout ». Pascal renverse donc la charge de la preuve : prouver l'inexistence. La nature ne fournissant de preuves ni dans un sens ni dans l'autre (« Il n'est pas vrai que tout découvre Dieu et il n'est pas vrai que tout cache Dieu »), il engage alors son attaque sur le terrain même de la raison. Regardez cela de près : c'est la plus extraordinaire dégringolade d'absolus dont on ait jamais eu le spectacle. Le XIXe et le XXe siècles n'ont fait que répéter une destruction qu'il avait déjà achevée. Pascal écrivait pour les incrédules : « incrédules, les plus crédules », note-t-il. Il va leur montrer qu'il ne se trouve rien dans l'ordre naturel à quoi ils puissent rattacher aucune certitude.

Il faut choisir : ou croire en Dieu, ou ne croire en rien – si rien n'est vrai, tout est permis. Saint Paul avait déjà proclamé : « Si Christ n'est pas ressuscité, mangeons et buvons car demain nous mourrons. » Il n'y a pas de morale universelle. Les anthropologues modernes n'ont fait que vérifier, depuis, les constatations de Pascal : « Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfants et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses... Rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi »... Les négateurs avaient la partie belle ; il leur enlève la conduite du jeu, en poussant la négation jusqu'au bout : « C'est une plaisante chose à considérer de ce qu'il y a de gens dans le monde qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes, auxquelles ils obéissent exactement... Et ainsi les logiciens. Il semble que leur licence doive être sans aucunes bornes ni barrières, voyant qu'ils en ont franchies tant de si justes et de si saintes. » S'il avait lu Pascal de plus près, Kant se serait épargné le ridicule de son « impératif catégorique » (puisqu'il n'y a pas de loi humaine universelle).

Après deux siècles, l'autre géant de la pensée européenne, Nietzsche, qui, lui, avait sans cesse présent à l'esprit le destin de Pascal, a été le seul à accepter la conséquence logique de l'incrédulité cohérente : « rien n'est vrai, tout est permis ». Tout ce qui chez Pascal et Nietzsche veut bien dire tout : au-delà du bien et du mal. Il n'y a rien d'humain qui puisse distinguer le bien du mal. Le critère selon lequel le bien serait difficile et le mal facile est faux. Et c'est Pascal qui écrit – ce n'est pas Nietzsche : « Un certain genre de mal est aussi difficile à trouver que ce qu'on appelle bien, et souvent on fait passer pour bien à cette marque ce mal particulier. Il faut même une grandeur extraordinaire d'âme pour y arriver aussi bien qu'au bien. » Et c'est Nietzsche qui écrit – ce n'est pas Pascal : « Dès que nous nions la vérité absolue, il nous faut renoncer à toute exigence absolue... Une morale absolue exige une obéissance absolue. » Pascal et Nietzsche sont, en vérité, les antagonistes parfaits, car ils sont bien d'accord sur la base commune : il ne peut y avoir d'absolu qu'en Dieu ; si Dieu n'existe pas, aucun autre absolu n'existe, ni moral, ni esthétique, ni logique ; il n'y a plus que l'incertitude, le relatif ; tout est possible, tout est permis. Nietzsche a ce cri : « Depuis qu'il n'y a plus de Dieu, la solitude est devenue intolérable. Quand on ne trouve plus la grandeur en Dieu, on ne la trouve plus nulle part : il faut la nier ou la créer. » Leur maître commun, c'est Pyrrhon, le négateur : la vérité est impossible à atteindre par la raison ni par les sens ; pour ceux-ci, il n'y a qu'apparences, illusions. Pascal note : « La vie n'est qu'un songe, un peu moins inconstant. » Et Nietzsche : « La vie est un rêve éveillé... » ; « un système cohérent d'illusions ». Au passage, tous les absolus de la science sont abattus : le temps absolu, la vitesse infinie. Le professeur Louis Rougier note, dans son *Traité de la connaissance* (Gauthier-Villars, éditeurs) : « Eddington part de ce postulat, qu'il est absurde que la lumière se transmette instantanément... Il en déduit l'impossibilité de synchroniser des horloges distantes... Il en déduit la théorie de la relativité simple d'Einstein. Mais... pourquoi déclare-t-il absurde la propagation instantanée de la lumière ? Kepler, Descartes n'y trouvaient aucune absurdité. Newton y ajouta la croyance en la propagation instantanée de la gravitation... » Mais cette absurdité, Pascal, lui, l'avait vue et exprimée en peu de mots : « Un point se mouvant d'une vitesse infinie... est un en tous lieux et est tout entier en chaque endroit... le point qui remplit tout, le moment de repos ». Il n'y a donc pas de vitesse infinie, pas d'action instantanée à distance possible, car le point qui en serait doué remplirait tout, serait comme une masse infinie. Dans la conception moderne du continuum spatio-temporel, « l'intervalle » entre deux événements est une combinaison d'espace et de temps.

Pascal écrit : « Le mouvement ne peut être sans espace... le temps y est aussi compris : car le mouvement et le temps sont relatifs l'un à l'autre. » Voulant fonder la morale absolue en Dieu, il note : « Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence, comme en un vaisseau... Il faut un point fixe pour juger. » Mais dans l'univers physique, il n'y a pas de point fixe : « Quelque terme auquel nous pensions nous attacher, il branle et nous quitte... et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous »... Il faut une « montre ». Mais il n'y a pas de montre. En politique, Pascal est royaliste, pour les mêmes raisons qui ont fait dire à

Ernest Renan : « Le rationalisme ne conduit pas à la démocratie » (Réforme intellectuelle et morale). D'abord, en effet, il pose : « La guerre civile est le plus grand des maux. » Puis, il observe qu'une « justice (humaine) essentiellement juste » n'existe pas : « La justice est sujette à dispute, la force est reconnaissable et sans dispute... Et ainsi, ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste. » Il proclame le droit de l'épée : «... L'épée donne un véritable droit »... Il poursuit : « Il est dangereux de dire que les lois ne sont pas justes, car le peuple n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes... Mais il est sujet à se révolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien ; ce qui se peut faire voir de toutes, en les regardant d'un certain côté. » Les lois de la majorité ne sont pas plus essentiellement justes que les coutumes : « Pourquoi suit-on la pluralité (majorité) ? Est-ce qu'ils ont plus de raison ? Non, mais plus de force... »

« J'ai sondé les origines, confirme Nietzsche, alors je suis devenu étranger à tous les respects. » Il dit : « L'égalité des biens est juste. » Mais aussi : « Il est nécessaire qu'il y ait de l'inégalité parmi les hommes. » Et encore : « Ceux qui peuvent inventer sont rares. » Pascal met au jour la cause profonde de la décadence des sociétés : « C'est la force qui fait l'opinion. La mollesse est belle selon notre opinion. Pourquoi ? Car qui voudra danser sur la corde sera seul ; et je ferai une cabale plus forte, de gens qui diront que cela n'est pas beau. » Nietzsche s'en est souvenu pour l'épisode du danseur de corde de Zarathoustra : « Le temps vient où l'Homme ne lancera plus par-delà l'humanité la flèche de son désir... “Qu'est-ce qu'aimer ? Qu'est-ce que créer ? Qu'est-ce qu'une étoile ?” Ainsi parlera le Dernier Homme, en clignant de l'oeil... On aura son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit ; mais on révèrera la santé... “Nous avons inventé le bonheur”, dira le Dernier Homme en clignant de l'oeil... Et la foule cria : “Donne-nous ce Dernier Homme, Zarathoustra, et garde pour toi ton Surhumain.” » Le Dernier Homme, n'est-ce pas précisément celui dont Pascal a écrit : « C'est un monstre pour moi. (Sa négligence) m'étonne et m'épouvante. » Ne sachant ni d'où il vient ni où il va, il est indifférent à l'éternité et n'est sensible qu'aux petites choses : « manque de coeur, on n'en ferait pas son ami ».

« L'Homme passe infiniment l'Homme », lance Pascal. On en retrouve l'écho dans l'ordre de Nietzsche : « L'Homme est quelque chose qui doit être surmonté. » Les idées religieuses, déterminant le comportement des hommes, déterminent ainsi l'économie. Celle-ci a été corsetée pendant des siècles par l'interdiction du prêt à intérêt, formulée par Aristote, renouvelée par Thomas d'Aquin. La Réforme, en faisant croire à la prédestination, a créé une attitude nouvelle : le succès sur cette Terre a été recherché comme signe, Dieu bénissant les entreprises des justes. Pour le janséniste, autant que pour tous les autres catholiques, cette Terre n'est qu'une vallée de larmes, un temps d'épreuves ; l'unique nécessaire est le salut de l'âme dans l'au-delà. A ce compte, se préoccuper des nécessités de la Terre n'est que folie. Les uns disent : « Dieu y pourvoira. » Mais pour Pascal : « Les vrais chrétiens obéissent aux folies, néanmoins ; non pas qu'ils respectent les folies, mais l'ordre de Dieu qui, pour la

punition des hommes, les a asservis à ces folies. » Et plus loin : « J'aime les biens parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. » Pascal, ni le jansénisme, n'ont renié cette Terre : elle est l'ordre de Dieu. Port-Royal n'est pas un couvent. C'est un lieu de retraite. On peut n'y demeurer qu'un peu de temps. Pascal n'y a passé que deux mois. Les « solitaires » sont des « messieurs » et non des moines. Pour le reste, il vivait chez lui, et de sa propre fortune. Ses expériences, ses inventions, sont autant de marques de son esprit d'entreprise et de son sens pratique. A vingt-six ans, en 1649, il fait protéger par brevet royal sa machine arithmétique, sous peine d'une amende de 3000 livres. Il vend sa machine 100 livres. Il en rédige la notice en excellent publicitaire, vantant les services qu'elle peut rendre, sa solidité. Il choisit Roberval comme démonstrateur commercial. C'était en 1649, dirait-on, dans sa période mondaine, alors qu'il attelait à six, avant sa conversion de 1654. Mais c'est après 1654, en même temps qu'il écrivait les Provinciales et les Pensées, qu'il faisait ses plus belles découvertes mathématiques. Mais c'est le 18 mars 1662, cinq mois avant sa mort, qu'il démarre la première société d'omnibus parisiens : les carrosses à cinq sols.

Sa règle de vie est celle du juste milieu : « Je me refuse d'être au bas bout, non parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout, car je refuserais de même qu'on me mit au haut... C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu. La grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir »... « Je n'admire point l'excès d'une vertu... si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée... Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux extrêmes, il se présente des vices qui s'y insinuent insensiblement... ou se prend à la perfection même. »

La divergence avec Nietzsche est maintenant complète. Pour ce dernier, il faut que l'homme supérieur « devienne ce qu'il est » par sa seule volonté, il faut qu'il pousse en soi tout à l'extrême, « hormis la faiblesse ». Il ne reste entre eux que cette base commune : l'inquiétude, la pensée de l'éternité. La volonté de puissance est un vouloir-vivre désespéré. Pour dépasser la mort, Nietzsche invente le mythe de l'éternel retour à cette vie actuelle : « Haec vita, non alia, sempiterna ». C'était un esprit religieux. Il écrit : « Nous voulons être les héritiers de toute la moralité antérieure... Notre action n'est que moralité en révolte contre sa forme antérieure. » Il a crié : « Dieu est mort. » Mais, il ajoute : « Ce n'est qu'une mue... Vous le reverrez bientôt, par-delà le Bien et le Mal. » Il précise : « Au fond, seul, le Dieu moral est réfuté. » Il proclame enfin : « Dieu est la puissance suprême : cela suffit. De là résulte toute chose, de là résulte... le "monde" ». Et encore : « Nous sommes les personnages qui peuplent le rêve de Dieu et qui devinent ce qu'il rêve ». Nietzsche a voulu être l'annonciateur du « royaume de la Terre » mais cette terre est, pour lui, « la table des dieux et elle tremble »... Elle est mesquine (« toute notre poésie est mesquinement terrestre »). Le « moi » humain, trop humain, doit tendre au Moi cosmique, à l'Eternel, qui est au-delà de l'espace et du temps. Et c'est l'Hymne de oui et amen de son Zarathoustra : « L'infini m'entoure de son mugissement, au loin s'illuminent l'espace et le temps... Oh ! Comment ne brûlerais-je pas du désir de l'Eternité... Car je t'aime, ô Eternité. » Dans toute son oeuvre revient l'allusion à une

force mystérieuse, « dont je sais le nom, un nom que je ne dirai pas ». C'est de la mystique, et il en convient : « Le développement de la logique... a contraint à créer une conception mystique du monde. » Pascal a écrit : « Je n'aime que ceux qui cherchent en gémissant. » Aurait-il aimé Nietzsche ? Aurait-il entendu sa tragique entreprise vers la cohérence comme un gémissement ? Nietzsche, lui, a écrit : « Quand je parle de Pascal... je sais que (son) sang coule dans mes veines... » Il était entré au centre de la pensée pascalienne : « Comment la raison triomphe d'elle-même. Problème intime de Pascal. » Il était conscient de la nécessité du pari : « Nous recherchons la vie portée à sa plus haute puissance, la vie dangereuse... Pascal ne voulait rien risquer : il est resté chrétien ; peut-être était-ce de la vertu ? On sacrifie toujours quelque chose. »

Toute l'entreprise de Pascal, en effet, c'est cela : montrer que ce qui paraît à travers la nature et la raison « ne marque ni une exclusion totale, ni une présence manifeste de la divinité, mais la présence d'un Dieu qui se cache ». Tout porte ce caractère. « Tu es verus deus absconditus » (Tu es un vrai Dieu caché). Avec ses seules lumières, l'Homme ne peut que sentir ce Dieu caché. Il ne peut le comprendre : « S'il y a un Dieu, dit Pascal, il ne peut être qu'incompréhensible »... Son nom, selon la Bible, ne peut être prononcé. C'est seulement Iave : « Je suis qui je suis. » Seule, la foi peut faire croire au Dieu personnel des chrétiens, au Dieu qui parle aux hommes comme à Abraham, à Isaac et à Jacob. Et « la foi est un don de Dieu... Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison ». Elle fait croire qu'il y a un Dieu qui aime les hommes, qui a besoin des hommes (« Vous êtes mes témoins, dit le Seigneur... afin que vous croyiez que c'est moi qui suis »), au point de leur envoyer son Fils, son Verbe qui s'est fait chair, forme phénoménale de Dieu. Nietzsche, qui n'a pas la foi, admet la suite logique du postulat : « Dieu, écrit-il, ne pourrait... se révéler au monde que sous une forme humaine. » Et il affirme : « Le Christ crucifié est le plus sublime de tous les symboles, même à présent. » Il note que Jésus est purement intérieur, que « le royaume des cieux est un état du cœur, il n'est pas au-dessus de la Terre ». Il n'y a donc pas d'incompatibilité radicale entre ce royaume des cieux et son royaume de la Terre. Il décrit son Surhumain par cet incroyable rapprochement : « Un César romain qui aurait l'âme du Christ. » Entre Pascal et Nietzsche, l'abîme d'incompréhension se situe précisément là. Pour celui-ci, que Dieu existe ou non, peu importe. L'Homme est l'unique créateur apparent. Sa matière première est l'humain, il doit en « sculpter » le Surhumain. Sculpter, c'est-à-dire détruire avant de construire. D'où la nécessité de la cruauté. Son Zarathoustra proclame : « Tout grand amour surmonte sa propre pitié, car il veut créer ce qu'il aime... Les créateurs sont durs. » Son « Dieu est mort » s'éclaire de ces phrases : « Dieu lui aussi a son enfer ; c'est son amour pour les hommes... Dieu est mort de sa pitié pour les hommes. » – «Voilà le caractère inhumain. Le caractère humain est tout le contraire. » On entend à travers les siècles la condamnation que Pascal prononçait déjà contre Corneille. Il était lui tout le contraire, en effet : l'homme de la pitié, de la charité. L'Ordre sublime, celui de Jésus, est l'ordre de la Charité. Les autres ordres : de l'esprit et des sens, sont de la terre. La pensée des pauvres ne

cessait de grandir en lui. A son agonie, il se reprochait de ne pas leur avoir donné tout son temps et sa peine. Il mourut en s'abandonnant comme un enfant dans les bras du Seigneur : « Oui, monsieur, je crois tout cela de tout mon coeur. » Et tandis que la dernière pensée du Zarathoustra nietzschéen vise à surmonter son « dernier péché » : la pitié pour l'homme supérieur (« Que je pâtisse ou que je compatisse, qu'importe ? Est-ce à mon bonheur que j'aspire ? J'aspire à mon oeuvre »), la dernière pensée de Pascal a sans doute été tissée des paroles qu'il entendait Jésus lui dire : « Console-toi... Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telle goutte de sang pour toi... Je suis Dieu en tout. Je te parle et te conseille souvent... Car je ne veux pas que tu manques de conducteur... Ne t'inquiète donc pas. »